

UDA

2009-2010

**Le monde en
pages**

Le Dit d'Ariane

De Jacqueline de Clercq



Animation de l'Atelier

Daniel Simon

I. A propos de Jacqueline De Clercq

Données biographiques

Jacqueline De Clercq est née à Bruxelles (Belgique) en 1941. Après une licence en journalisme et communication à l'Université libre de Bruxelles, elle y exerce des mandats de recherche en sociologie durant près de vingt ans. En 1985, elle quitte la recherche universitaire et commence à écrire et publie en France *La Demeure des Aulnes* (Trois Cailloux, in'hui, 1991), ensemble de nouvelles dont Bruxelles est le centre et la ligne d'horizon (Prix M. Van de Wiele 1992 décerné par la Fondation Charles Plisnier), *La Comptine du Temps* (Le Cormier, Bruxelles, 1994), poème en prose dans lequel une histoire du temps fait écho à la structure de l'ADN puis, *Courts circuits, haute tension* (*L'Arbre à paroles, Maison de la poésie d'Amay*, 1997) et, la même année, *Balisage autoroutier*.

Une autoprésentation¹

Bruxelloise, **Jacqueline De Clercq** exerça une activité de chercheur au sein de l'Institut de Sociologie de l'Université libre de Bruxelles durant une vingtaine d'années. Ensuite, elle quitte l'université et se consacre à la création littéraire. Son oeuvre qui compte à ce jour une quinzaine de titres édités en France et en Belgique, privilégie la forme brève.

En 1991, elle publie à Amiens, "**La Demeure des aulnes**" qui est couronné par le Prix M. Van de Wiele, décerné par la Fondation Charles Plisnier en 1992. A propos de ce recueil de nouvelles dont Bruxelles, la ville natale de l'auteur, est le centre et la ligne d'horizon, Eric Brogniet écrit : Dans "*La Demeure des aulnes*", les thèmes entrelacés de l'architecture et de la géographie urbaines servent de fil conducteur à une pensée qui oscille sans cesse du rêve au fantasme et du fantasme à l'Histoire. Bruxelles, ville d'eau, ville d'aulnes, ville-Protée, ville en perpétuelle transformation, en est lenoyau. Pour un premier livre de fiction, il s'agit d'une réussite incontestable dont la palette d'écriture et la liberté primesautière de l'imagination sont les garants.

Entre passé et présent, Jacqueline De Clercq nous raconte d'une manière à la fois réaliste et surréelle huit histoires de fracture du temps et de l'identité à partir d'un certain espace qui en est le témoin. (...) Ecriture de l'éphémère, écriture sans fin ressourcée par le nombre de ses rythmes et de ses tonalités, et dont la variété éclaire cependant l'unité du propos, "*La Demeure des aulnes*" se situe au carrefour de la prose (dans sa forme) et de la poésie (dans son fond). (in, *L'Ethnie française*, 1992)

Lettre du poète Jacques Izoard à l'auteur :

Chère Jacqueline,

" La Demeure des aulnes " est un très beau livre. Je viens de le relire avec un grand plaisir et m'aperçois qu'il y a déjà un an que le livre paraissait. À travers ces pages, tu me fais aimer Bruxelles ! Et ses élégantes avenues ! Ces enfermements séduisent. L'Histoire en morceaux vit ici dans des demeures attachantes. Fragments d'histoires interrompues...

¹ Source : site des éditions L'Harmattan

(<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=auteurs&obj=artist..>)

*Curieusement on se sent en PAYS FAMILIER. Et sourd le poème : " Un train un tram arrêté de grève mot de sable où naît la déferlante de printemps qui chemine... " Insolites parcours que le poème exalte. Style " moderne " dans le bon sens du terme. Robbe Grillet croisé de De Clercq, avec vues plongeantes à la Delvaux, à la Magritte. Et Horta entre les lignes...
Je le re-re-lirai.*

Amitiés,

Jacques Izcoard à Liège, le 28 janvier 1996.

En 1994, paraît à Bruxelles "**La Comptine du temps**" qui conte l'immémoriale histoire d'amour unissant un (h)être à sa terre d'élection, au fil du temps. Inspiré par l'annonce du projet de séquençage du génome humain, ce poème en prose fait écho à l'alphabet de quatre lettres de l'ADN par lequel s'écrit la structure génomique du Vivant. Composé en quatre chants à l'enseigne chacun d'une de ces quatre lettres : A comme arbre, argile attente, C comme cri, craie, catastrophe, G comme golem, T comme terre, temps, Thot, ce texte est aussi une petite histoire du monde.

S'entretenant avec l'auteur, le critique Thierry Génicot lui propose : « Parlons de l'écriture de ce livre, une écriture de la métaphore ? ». Jacqueline De Clercq : « Oui. De l'ellipse, de la litote, aussi. Une écriture allusive qui suggère plus qu'elle ne décrit... ». Th. Génicot : « L'écriture d'un poète ! » (Emission radiophonique, Un livre, une voix, RTBF, 1995)

"La Demeure des aulnes" et "La Comptine du temps" ont fait l'objet d'une réédition en français et d'une **traduction en italien** par R. Campagnoli, parues à Bologne, aux éditions CLUEB dans la collection Belgica, 2007.

Avec "**Courts Circuits, haute tension**", Jacqueline De Clercq réunit, sous l'égide de la fiction courte, des textes en prose et en vers que publie l'Arbre à Paroles dans la collection Traverses en 1996. Dans la critique qu'elle lui consacre dans les colonnes du journal Le Soir, Pascale Haubruge écrit : Jacqueline De Clercq compose un "Courts circuits, haute tension" tendu de fureur de vivre et de plaisir. Ses textes sont plus nourris que ceux de ses consoeurs ; refusant de ne laisser que quelques mots sur la page, elle en habite l'espace avec générosité. Le poème, ici, est histoire ; l'auteur raconte d'une plume jouisseuse, avide, féminine avec délectation. Une poésie des sens" Dans son essai, "Soixante ans de création poétique en Belgique : l'art du contrepoint", NEF, 2008, p. 20, Eric Lysoe écrit : Parmi les dernières générations enfin, Jacqueline De Clercq (1941) poursuit, entre prose et vers, une réflexion sur la fuite des heures et le sens de l'histoire. Tout en retraçant, dans sa "Comptine du temps" (1994), l'histoire de la terre, depuis la formation des grandes forêts jusqu'à l'apparition de l'homme et de l'écriture, elle réinvente l'amour originel à travers la rencontre d'un hêtre et d'une argile des plus douces, des plus tendres et des plus soyeuses". Et qu'importe alors si les rythmes humains ou végétaux paraissent dérisoires au regard des fabuleux cycles de la nature : ils répètent à l'infini le même message, codé en quatre "glyphes", correspondant chacun à l'une des bases de l'ADN.

Cette confiance dans les pouvoirs conjugués de la vie et de la lettre a beau se trouver battue en brèche dans "Courts circuits, haute tension" (1996), recueil où le poète tente de fixer l'instant tout en plaçant d'emblée l'écriture sous le signe de l'errance, la langue limpide et subtilement cadencée de Jacqueline De Clercq est à cent lieues de celle d'Andrée Sodenkamp, Anne-Marie Kegels ou Renée Brock.

"**Balisage autoroutier**" paraît en 1997 à Liège aux éditions électroniques MotAMot.

"**Roberte ce soir, via Omero**", réunit sous le label, livre d'artiste, un récit de Jacqueline De

Clercq et des xylographies originales de Roger Dewint, aux Editions Pittoresques, Bruxelles, 2002 (tirage limité).

De son roman, "**Madame B.**", paru aux éditions Luce Wilquin en 2001, Philippe Dewolf souligne, dans un entretien télévisé avec l'auteur à la Foire du Livre de Bruxelles : d'entrée de jeu, on se trouve en présence d'un roman atypique reposant sur deux axes : la langue et une certaine approche d'un certain pays. Dans La Revue Générale, France Bastia précise : Madame B. ?... Entendez, Belle, fille du Wallon Archibald Chique et de la Flamande Godelieve Vlamingen, autrement dit, Belle Chique, née en juillet 1830 et dont la personnalité et la vie Jacqueline De Clercq –

Début 2008, les éditions Orizons que dirige Daniel Cohen à Paris, publie "**Le Dit d'Ariane**", dans la collection Littératures. Les textes des recensions critiques de ce récit figurent ici dans la rubrique : Articles de presse. "D'une île à l'autre, de tragédies en découvertes personnelles, Ariane accoste finalement en Sardaigne où elle réécrit sa légende.

Traversé par le deviens qui tu es nietzschéen, son récit retrace la vie mouvementée d'une femme qui pourrait être notre contemporaine. Au fil des nombreuses péripéties qui balisent son existence, elle n'a de cesse de questionner le sens, ferment de sa réelle identité. Vie et mort, trahison et fidélité trament ce parcours de tous les dangers et signent la métamorphose d'Ariane." (Extrait de la quatrième de couverture)

Dans "*Chronique de la réécriture d'un mythe antique par son auteur : Le Dit d'Ariane*" (Orizons, Universités/Domaine littéraire, 2008), J. De Clercq évoque les particularités qu'induit la réécriture d'un mythe à partir de l'expérience qu'elle en a faite en écrivant son récit "Le Dit d'Ariane". Elle analyse "le jeu de la contrainte et de la liberté que le mythe offre à l'écrivain"². (p. 830)

Fonctionnant, à la fois comme un donné et comme une proposition herméneutique, la structure en plissé du mythe permet une transgression contrôlée de laquelle une certaine fidélité au donné ne peut s'absenter. La créativité de l'écrivain est certes convoquée, mais elle ne prendra éventuellement la forme d'une réécriture, qu'à la condition expresse de respecter un rapport de proximité suffisant avec le paradigme qui la suscite. (p. 831). C'est en s'insérant dans les plis du récit mythique, que l'auteur d'une réécriture peut proposer du même un éclairage différent, un autrement dit". (p. 832)

Paru en 2009, chez L'Harmattan, "**Histoires de lettres. Fictions brèves**". "Dans ce recueil, la lettre est ce par quoi les histoires adviennent. Prononcée, écrite ou lue, seule ou combinée avec d'autres, elle fonde le sens et, comble les absences, des histoires qu'elle raconte, quand elle ne les inscrit pas à la lettre dans l'Histoire des langues. Au carrefour du littéral et du figuré, ces quinze HISTOIRES DE LETTRES enchanteront ceux pour qui la fiction littéraire et la réalité ne font qu'un". les absences, des histoires qu'elle raconte, quand elle ne les inscrit pas à la lettre dans l'Histoire des langues. Au carrefour du littéral et du figuré, ces quinze HISTOIRES DE LETTRES enchanteront ceux pour qui la fiction littéraire et la réalité ne font qu'un".

² Ce texte est reproduit *in extenso* plus loin dans le dossier.

Bibliographie

▪ *Fictions littéraires :*

La Demeure des aulnes, nouvelles, Amiens, éd. Trois Cailloux, coll. In'hui, 1991. Prix M. Van de Wiele décerné par la Fondation Charles Plisnier, 1992.

La Comptine du temps, poème en prose, Bruxelles, éd. Le Cormier, 1994.

Courts Circuits, haute tension, poème, Maison de la Poésie d'Amay, éd. L'Arbre à Paroles, coll. Traverses, 1996.

Balisage autoroutier, récit, Liège, éd. MotAMot, 1997.

Roberte, ce soir, via Omero, livre d'artiste, xylographies Roger Dewint, tirage limité, numéroté et signé, Bruxelles, Editions Pittoresques, 2000.

Madame B., roman, Avin, éd. Luce Wilquin, 2001.

Présence dans l'anthologie, 40 Ecrivains du Brabant wallon par eux-mêmes, 1995-2005, Louvain-la-Neuve, éd. Mols, 2005.

La Demeure des aulnes, La casa degli ontani, La Comptine du temps, La filastrocca del tempo, **Le Dit d'Ariane**", (Collection Littératures) éd. Orizons – L'Harmattan, 2008

Histoires de lettres. Fictions brèves, éd. L'Harmattan, 2009.

▪ *Essais :*

La Profession de musicien, Bruxelles, éd. de l'Institut de Sociologie, Université libre de Bruxelles, 1970.

L'Animation socio-culturelle, espace d'affrontement idéologique, coauteur R. Pirson, Paris-Bruxelles, éd. Labor- Fernand Nathan, 1977.

La Rénovation scolaire. Réalités d'une théorie, coauteur R. Pirson, (3 vol.), Bruxelles, éd de l'Education nationale, 1979. Grand Prix du CRIEP 1980.

A la recherche du tiers poétique inclus, in actes du colloque international de littérature, Astres et désastres, Milan, éd Cisalpino, coll. Ponts/Ponti, 2004.

Ariane à Naxos, Molly Bloom en Erin, deux insulaires, oui... Maison de la Poésie et de la Langue française Wallonie- Bruxelles, coll. Sources, 2006.

L'OEil du poète belge (Michaux, Yourcenar, Brel), in actes du colloque international de littérature, Ombre et lumière dans la poésie belge et suisse de langue française, Presses Universitaires de Strasbourg, 2007.

Présence et textes de l'auteur dans "Soixante ans de création poétique en Belgique : l'art du contrepoint" de Eric Lysoe, Montpellier, éd. du CIEF, coll. Nouvelles Etudes francophones, Université Paul-Valéry, 2007.

Chronique de la réécriture d'un mythe antique par son auteur : Le Dit d'Ariane, in actes du colloque international de littérature, Métamorphoses du mythe : réécritures anciennes et modernes des mythes antiques, Paris, Orizons, coll. Université/Domaine littéraire, ill., 2008.

Nombreuses collaborations à des revues littéraires, Recueil (F), In'hui (F), Marginales (B), Sources (B), Le Fram (B), Le Non-dit (B), Nouvelles Etudes Francophones (F)

II. Cinq questions à Jacqueline De Clercq³

1 - Vous venez de gratifier le monde littéraire de votre précieuse contribution « Histoires de lettres » 2009 ; un texte composé de ce qu'on peut s'autoriser à appeler « sections » au nombre de 16. Est-ce une volonté de se focaliser sur diverses thématiques, vous tenant à cœur, pour les traiter en profondeur ?

- Mon livre, « Histoires de lettres », est un ensemble de quinze « fictions brèves » gravitant autour d'un même thème : la lettre. C'est en effet par elle que les histoires de ce recueil adviennent, c'est elle qui en fonde le sens et, parfois, les inscrit, dans l'Histoire des langues, des plus anciennes (Sumer, Egypte ancienne, celtique) au plus récentes (rap, slam, texto). Mais ces histoires que la lettre et les lettres racontent ici sont avant tout des fictions littéraires de format court : récits, nouvelles ou contes. C'est donc bien par le biais de la fiction que j'ai tenté de rendre hommage à l'unité la plus basique (mais aussi très polysémique...) de la langue pour composer cet ensemble d'histoires brèves.

2- La postface de ce livre, vous la consacrez justement à votre démarche en invoquant le terme anglais comme titre pour la dernière « section » : « Less is more ». Est-ce pour affirmer que cette façon d'écrire est une caractéristique de la culture anglo-saxonne ?

- C'est vrai que l'écriture de la forme brève est considérée comme un des apanages de la littérature anglo-saxonne. Pour autant, on ne saurait oublier Borges, Cortázar, Calvino, Valéry, Michaux, Leiris, Ponge et tant d'autres auteurs pour qui l'art du raccourci, la condensation, le suggérer et son corollaire, l'invitation faite au lecteur de devenir co-auteur, sont au cœur de la démarche littéraire. Cette écriture dont je parle dans la postface de ce livre est en réalité celle de tous les poètes, qu'ils soient ou non étiquetés comme tels, et si je l'appelle, l'écriture du *Less is more* c'est qu'il me semble que l'expression en anglais est plus suggestive, dense, concise tout en étant ouverte, plus poétique que *le plus par le moins...* Il ne s'agit pas du tout de vanter le court pour le court, synonyme de vite lu, mais d'éviter la forclusion du texte dans une durée donnée et d'inscrire le récit qu'il porte dans un temps ouvert, extensible dont l'imaginaire du lecteur peut s'approprier la gestion à sa guise. J'aborde aussi cet aspect dans « La longueur du court » publié sur le site <http://traverse.fr/page3/de> Daniel Simon.

3- Vos écrits poétiques semblent offerts à la lecture à haute voix, et on a le sentiment que l'oralité des mots est pour vous fondamentale. Ainsi, vous utilisez souvent les mots de l'altérité, mots étranges et étrangers, est-ce pour inscrire à voix haute, la rencontre interculturelle ?

- Mon intérêt pour la langue qui, soit dit en passant, fonde une culture – *On n'habite pas un pays, on habite une langue* (Cioran) – intègre, à part entière, la littérature orale de quelle que latitude qu'elle soit. Non seulement parce qu'elle est historiquement la première expression du fait littéraire : la poésie chantée, le récit mythique, légendaire ou inscrit dans une tradition, le conte, la fable... nés de la parole et longuement transmis par elle, mais surtout, parce que la voix est indissociable de l'écrit. Et je regrette que des *lectures*, au sens anglo-saxon du terme, ne soient pas plus souvent proposées au public et qu'on leur préfère des présentations de livre qui tournent autour du texte

³ Source : « Plumes croisées, dialogue interculturel » : <http://www.plumescroisees.be/entretiens.php>

et le commentent. Je pense que la lecture à voix haute est bien plus *parlante* (sans jeu de mots...), dans la mesure où elle dévoile la musicalité, le rythme, la texture vivante d'une création littéraire d'ici ou d'ailleurs, et a fortiori, quand elle s'inscrit dans la rencontre interculturelle. A bon entendeur !...

4- Avec votre récit « *Le Dit d'Ariane* » 2008, vous invoquez sans détour le mythe ; et dès l'abord, la permutation du « *Dit* » avec le « *le Fil d'Ariane* » interpelle, comme pour signaler une réécriture du mythe, ou sa relecture avec nos paramètres d'aujourd'hui... Quel serait le but de cette entreprise ?

- « *Le Dit d'Ariane* » est en effet une libre réécriture du mythe de la princesse crétoise, fille de Minos et de Pasiphaé. Je vous ai dit mon intérêt pour le mythe en tant que genre littéraire, né de la parole, passant ensuite à l'écrit et porteur d'universaux qui s'expriment dans la langue du symbole. Et c'est bien à la lumière de *nos paramètres*, en particulier, ceux qui dessinent l'image de la femme d'aujourd'hui, que « *Le Dit d'Ariane* » propose une interprétation actualisée, une relecture, du récit mythique. Il m'est apparu, en effet, que *le fil d'Ariane* de ce mythe et de ceux des « héros » qui le traversent, souvent dramatiquement, conduisait à un *dire* – le prononcé par Ariane de ce *mot avisé* qui redouble l'affirmation à la vie – lequel constitue l'aboutissement du long voyage qu'entreprend la jeune femme pour devenir qui elle est et dont elle fait, dans ce *dit*, le récit à la première personne. Récit d'une métamorphose au terme de laquelle Ariane et Dionysos se rencontrent, mais sans laquelle ils n'auraient pu ni se reconnaître ni s'aimer. Quel que soit le nom donné à cette quête (initiatique ? nietzschéenne ?), elle est emblématique du mythe, véhicule d'archétypes dont la plasticité, incarnée par la diversité des versions d'un même mythe, est un gage de pérennité. De tous temps, les écrivains ont retraversé ces récits ancestraux, avec à la fois une suffisante fidélité et la liberté nécessaire pour en proposer une version *alter-native*. Je n'ai pas fait autre chose dans « *Le Dit d'Ariane* », me servant *des blancs du mythe*, notamment l'ellipse symbolique du périple solitaire d'Ariane sur l'île de Naxos, pour dessiner d'elle une image de femme contemporaine quand bien même, le récit a pour cadre la Crète antique.

5- Vous écrivez depuis plus de trois décennies (poésie ; récits ; essais), mais votre fonction d'enseignante en sociologie, ne vous a pas permis de vous consacrer entièrement à votre passion d'écrire. Est-ce, aujourd'hui, une délivrance joyeuse de cette fougue créatrice, longtemps contenue ?

- Mon parcours universitaire dans la recherche en sciences humaines, je le considère comme une vie antérieure que je ne renie ni ne regrette. Sans doute, y a-t-il un temps pour chaque chose... Mon activité de chercheur m'a permis d'apprendre beaucoup plus de choses, y compris sur moi-même, que si j'avais commencé à écrire à vingt ans. Enfin, je crois... De là à parler de « délivrance joyeuse »... ce n'était ni l'enfer ni l'usine et, soi dit en passant, je gagnais bien mieux ma vie qu'aujourd'hui... Mais, toutes considérations basement matérialistes mises à part, je suis très heureuse d'avoir la possibilité de me consacrer à la création littéraire : d'écrire, de publier, de lire et, parfois même, de participer à des *lectures*

III. Le Dit d'Ariane

« *Le Dit d'Ariane* », comme le journal d'une double naissance⁴

⁴ Revue LE NON-DIT, Bruxelles, n° 82, 2008

Je ne prétends ni détenir ni restituer la vérité, j'entends seulement poser mes mots sur des événements que tout le monde croit connaître."

Le Dit d'Ariane est à peine une fiction. "Transposition" conviendrait mieux, "anamnèse" pourrait se concevoir... Même si la domination de Cnossos en Méditerranée est bel et bien le cadre de ce Dit, on prend rapidement en compte que la destinée de la princesse Ariane, fille de Minos et de Pasiphaé et demi-soeur du Minotaure, s'inscrit davantage dans le récit d'une vie de femme que dans la tradition mythologique. En réalité, la chronique intime de la "divine" jeune fille porte en elle les horreurs, les heurts et les bonheurs de toute vie moins illustre. Voilà bien le tour de force d'un auteur qui soumet pleinement son incontestable érudition à la relation d'une aventure humaine.

Le mensonge, la trahison, l'abus de pouvoir et le meurtre même ne suffisent pas à plier la volonté d'une Ariane qui choisit de prendre son destin en charge et de se libérer de l'oppression familiale. Ses choix seront désormais les siens et ne souffriront d'autre appréciation que celle de son cœur. Chapitrée durement par un père tyrannique et abandonnée par un époux qui lui a préféré sa soeur, Ariane traverse les mers, passe d'une île à l'autre et accoste finalement en Sardaigne. Tout au long de son voyage "initiatique", elle tente de se poser les questions justes et de conquérir sa véritable personnalité.

On ne doute jamais de la tendresse éprouvée par Jacqueline De Clercq pour une jeune fille qui a vu basculer des pans entiers de son édifice intérieur. Tout débute cependant par une romance : "Mon enfance fut insouciant et heureuse, à l'image de celle réservée à un fils ou à une fille de sang royal dont le père préside aux destinées du monde." Mais la durée corrompt les êtres - ou elle les rend à eux-mêmes. On sent la narratrice sensible à ce mouvement des jours qui bouscule les consciences ; on sent aussi que son admiration pour Ariane est constamment rehaussée par le soin que la jeune fille apporte à son désir nietzschéen d'être soi. Tout en cultivant l'ambiguïté, Jacqueline De Clercq entre dans le jeu de rôles qu'elle s'est créé et dénonce implicitement les limites de l'histoire et celles de la légende. Comme si l'une disputait à l'autre la vérité du propos, comme si l'auteur n'attendait qu'un détour d'elle-même pour entrer dans son propre récit. L'amitié qui unit Ariane à Xanthia n'est-elle pas de la même eau que celle qui rapproche la chroniqueuse de son personnage ? Tout ceci avec légèreté, sans avoir l'air de quitter la mythologie, mais en empruntant les chemins de traverse... Un livre plein de charme et d'intelligence.

Michel Joiret

« Le Dit d'Ariane » de Jacqueline De Clercq⁵

Dans son dernier livre, Le Dit d'Ariane, publié à Paris, chez Orizons, Jacqueline De Clercq nous fait revivre ce que devaient être l'élégance, la grâce, mais aussi la violence de la civilisation minoenne à la cour du roi Minos.

Ariane, sa fille, vit la vie d'une princesse... elle danse, porte les beaux atours de l'époque, tandis que sévit la tauromachie à laquelle un de ses frères s'adonne. Ariane n'aime pas le gigantisme du palais de Cnossos, ses dédales obscurs - sinon son labyrinthe... -, elle lui préfère, par exemple, celui de Mallia et sa douceur provinciale en bord de mer. Mais l'insouciance n'a qu'un temps...

⁵ A.- M. Hansenne Phoïbos, arts et lettres, Bruxelles, n° 49, septembre 2008

Dans cette réécriture du mythe d'Ariane, il y a plusieurs lectures : celle du récit mythologique connu, et celles du dit et du non-dit qui nous emmènent beaucoup plus loin en inscrivant le personnage d'Ariane dans une vision résolument moderne de la femme. Dans le prologue, Ariane s'adresse au lecteur : il n'est de fatalité, prévient-elle, qui ne se puisse recomposer, pourvu qu'un à un, il dénoue les fils... et les retisse en son âme et conscience. Allusion à peine voilée au long et difficile cheminement que l'on pourrait qualifier d'initiatique, qui sera le sien sur l'île de Naxos après son abandon par Thésée ou mieux, par T. comme elle se borne à le nommer, tant elle l'exècre !`

Le récit se termine par un hymne à l'amour, celui que trouve Ariane dans les bras de son alter ego, Dionysos, le dieu du vin et des métamorphoses. L'Ariane de Jacqueline De Clercq, on l'aura compris, n'est pas celle des Contes et Légendes de notre jeunesse ; née de la mythologie, elle en diffère, prend des distances par rapport au modèle, le réactualise. C'est là, la grande richesse de ce récit, doublée, pour la joie du lecteur, du plaisir de la découverte que sert la fluidité de l'écriture de l'auteur.

Laissons-lui le soin de conclure avec "ses" mots, extraits d'un texte paru dans "Métamorphoses du mythe" chez le même éditeur : "C'est en s'insérant entre les plis du récit mythique, en explorant et en exploitant ses zones de pénombre, que l'auteur d'une réécriture peut proposer du même, un éclairage différent, un autrement dit".

A.- M. Hansenne

Jacqueline De Clercq :

Chronique de la réécriture d'un mythe antique par son auteur⁶

Dans mon récit intitulé, *Le Dit d'Ariane*, je donne la parole à un personnage légendaire de la mythologie grecque, dont l'histoire est étroitement associée à plusieurs grands mythes antiques et à leurs héros : Minos, Dédale, Thésée, le Minotaure, Dionysos. En effet, j'ai fictivement demandé à Ariane, elle aussi, *filles de Minos et de Pasiphaé*, d'écrire ses mémoires.

Dans le prologue, Ariane précise les raisons pour lesquelles elle a décidé de prendre la plume ⁷ :

Longtemps, j'ai différé d'écrire ce récit. Durant de longues années, je l'ai porté en moi comme un petit à naître, m'attachant, contre vents et marées, à nous donner à tous deux le temps de nous connaître. Et cette co-naissance est sans doute la chose de ma vie qui me demanda le plus de patience, une vertu qui ne m'était pas du tout naturelle.

Si aujourd'hui, je franchis le pas, c'est qu'en ma retraite sarde, je porte le vêtement noir des femmes qui ont aimé, donné la vie, perdu et pleuré des êtres chers et cru en mourir de chagrin... Comme elles, j'ai aujourd'hui le recul nécessaire pour en témoigner. Mais les hasards de la naissance, je parle ici de ma première naissance, ont fait de moi un témoin direct, quand ce n'était pas la victime, d'événements terrifiants dont les mots de la légende se sont rapidement emparés pour en faire un récit que mes oreilles ont peine à reconnaître. Je ne prétends ni détenir ni

⁶ *Le Dit d'Ariane.* » par JACQUELINE DE CLERCQ,

In, actes du colloque, MÉTAMORPHOSES DU MYTHE Réécritures anciennes et modernes des mythes antiques, Paris, éditions Orizons, coll. Universités/Domaine littéraire, 2008, 920 p.

⁷ Tous les fragments reproduits en italiques sont extraits du récit de Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, Paris, éditions Orizons, coll. Littératures, 2008.

restituer la vérité, j'entends seulement poser mes mots sur des événements que tout le monde croit connaître.

Que ceux qui liront ce récit se trouvent ensuite confortés dans l'idée qu'il n'est de fatalité qui ne se puisse recomposer, pourvu, qu'un à un, ils en dénouent les fils... et les retissent en leurs âme et conscience. Tel est le vœu que je leur adresse au seuil de cette histoire⁸.

Avec ce prologue, le décor est planté et les intentions d'Ariane explicitées : elle connaît la légende qui s'est tissée à son propos, mais ne s'y reconnaît que très partiellement. Aussi, souhaite-t-elle témoigner avec ses propres mots de son histoire et des principaux protagonistes de celle-ci, quitte à s'inscrire en faux par rapport à la version, ou à la vision, des événements et des acteurs que le mythe rapporte. C'est notamment le cas pour Thésée, dont elle se refuse à écrire le nom en entier, estimant que l'initiale T. suffit à désigner l'assassin doublé d'un suborneur qu'il est à ses yeux.

Les mémoires d'Ariane comportent sept chapitres et ont pour cadre, deux îles, la Crète et Naxos. Elles couvrent la période de sa vie comprise entre sa naissance et sa rencontre avec Dionysos, le dieu du vin et des métamorphoses.

Lorsqu'elle commence son récit, Ariane est une femme âgée qui a pris la mesure du temps, en particulier, du rapport à la durée qui, permet d'unir *le connaître* au *renaître*. Un processus qui opère, avec lenteurs et de manière non linéaire, sur le long terme, un travail de longue patience tout entier tendu vers le *deviens qui tu es* nietzschéen.

La vie d'une princesse crétoise.

Dans les trois premiers chapitres, Ariane raconte son enfance et sa jeunesse à la cour royale de Minos, *le maître du monde*, la stricte éducation princière lourde d'obligations protocolaires et de contraintes qu'elle y reçoit. Elle y parle aussi, et avec beaucoup de tendresse, de ses relations avec ses frères, Androgée, Glaucos, Catriée, Acacallis et Astérion, avec Icare, le fils de l'architecte ami de la reine Pasiphaé, et avec sa suivante, Xanthia — un personnage inventé —, avec qui elle tissera des liens de profonde amitié. En revanche, sa sœur, Phèdre, lui inspire très tôt des sentiments mitigés, en raison de la jalousie féroce que sa cadette nourrit à son égard. C'est le temps de l'innocence, des jeux et des fêtes somptueuses, l'éphémère temps de l'insouciance.

Soudain, l'horizon s'assombrit et je découvre que la vie protégée dont jouissaient les enfants royaux ne les mettait pas à l'abri des drames, des chagrins ni des deuils.

Le palais de la Double Hache⁹ en fut le théâtre. J'ai déjà dit combien le gigantisme tortueux de Cnossos me déplaisait. Ce palais semblait avoir été construit pour abriter les plus sombres desseins ; tout y respirait la dissimulation, l'hypocrisie et l'annonce imminente d'un malheur¹⁰.

Le meurtre de son frère Androgée lors d'une embuscade fomentée par Égée, ouvre pour la jeune princesse le temps des deuils. Mais c'est l'assassinat de son frère préféré, Astérion, par le fils d'Égée, épisode mieux connu sous le titre : le combat victorieux de Thésée contre le Minotaure et ce qui en découlera pour Ariane — son mariage avec Thésée, le départ pour la cité d'Athènes et son abandon, par l'Athénien, sur l'île de Naxos —, qui plongent véritablement Ariane dans le drame. À partir de là, Ariane présente tous les traits du personnage tragique, au sens de la tragédie grecque, puisqu'à la trahison et à l'humiliation dont elle est victime, se joint la culpabilité d'avoir été bernée, manipulée, d'être le jouet d'odieuses machinations politiques.

⁸ *Ibid.*, p.p. 7 et 8.

⁹ L'emblème de la *labrys* ou hache à double lame, qui symbolise les phases croissantes et décroissantes de la lune, est présent dans la plupart des salles du palais de Cnossos, d'où son nom.

¹⁰ *Le Dit d'Ariane*, p. 19.

Ariane à Naxos

Les trois chapitres suivants ont l'île de Naxos pour cadre. Des premières heures qui suivent son abandon, Ariane écrit :

Nous avons sombré, Xanthia et moi, dans un désespoir absolu. Plus démunies que nous ne l'étions sur ce rivage désert est proprement inconcevable ! Des heures durant nous avons pleuré sur notre infortune, incapables de faire un geste, d'articuler une parole, hébétées de stupeur et de chagrin.

Nous serions mortes de dénuement et de douleur face à cette mer vide qui nous avait ravi toute espérance, si une force inattendue n'était venue nous barrer l'accès du Royaume des Ombres.

À qui, des dieux ou de notre jeunesse, devons-nous d'être restées parmi les vivants ?¹¹

Dans les mémoires d'Ariane, l'abandon sur l'île de Naxos joue un rôle capital. C'est l'événement qui fait basculer sa vie ; dès lors, rien ne sera plus pareil pour elle. Cette île de la mer d'Icarie est pour la jeune femme le lieu de tous les dangers et, celui de sa lente mais radicale reconstruction : lieu et temps de sa renaissance.

Or, le mythe ne dit quasi rien de la période naxienne de la vie d'Ariane. Quelles que soient les versions, le récit mythique élude complètement son séjour sur l'île, passant, sans transition, de son abandon par Thésée à son mariage avec Dionysos. Dans l'ouvrage que Robert Graves consacre aux mythes grecs, on peut lire : " Après avoir fait halte sur l'île alors appelée Dia, mais connue à présent sous le nom de Naxos, Thésée abandonna Ariane endormie sur le rivage et reprit la mer. "12. Et à propos de Dionysos, il évoque tout aussi brièvement cet épisode : " C'est à Naxos que Dionysos rencontra la charmante Ariane que Thésée avait abandonnée et il l'épousa aussitôt. Elle lui donna six enfants (dont les noms sont cités). Par la suite, il plaça sa couronne de mariée parmi les étoiles. "13.

Il y a donc un espace blanc dans le récit mythique que j'ai pris la liberté de squatter en racontant les années de cheminement d'Ariane sur l'île. Un cheminement à la fois physique et réflexif, puisqu'elle fait, en solitaire, le tour de l'île avant de s'installer au sommet du mont Za qui domine Naxos et que, simultanément, elle revisite le film de sa vie antérieure à la lumière des nouveaux horizons qu'elle découvre. Cette seconde partie du récit, qui pourrait s'intituler Ariane sur la route, est construite sur un jeu de miroirs dans lequel les déplacements d'Ariane durant son périple insulaire, renvoie aux étapes successives de sa réflexion et de ses prises de conscience. Les deux parcours sont incertains, parfois chaotiques, confrontant la jeune femme à des situations qui lui sont totalement inédites, l'obligeant à innover et à faire une série de choix chaque fois qu'elle se trouve " à la croisée des chemins ".

Autant dans les premiers chapitres, Ariane est surdéterminée par ses origines royales et par son rang au sein de la cour minoenne, autant, une fois sur l'île de Naxos, elle fait l'apprentissage de l'autonomie et se construit, en alter-native, une identité propre. Cette lente et difficile conquête de la liberté, prélude à sa rencontre avec Dionysos, celui qui est né deux fois, en est aussi la condition sine qua non.

À la fin du septième chapitre, elle peut écrire :

À partir d'ici, la légende et mon récit ne diffèrent plus fondamentalement. (elle rappelle les dernières phrases du récit mythique :) " Dionysos et Ariane vécurent très heureux ; ils eurent de beaux et vigoureux enfants. Quant aux dionysies, elles continuèrent à se pratiquer en suscitant le même engouement populaire ".

¹¹ *Le Dit d'Ariane*, p. 43.

¹² Robert, Graves, *Les Mythes grecs*, Fayard, *Pluriel*, T.1, 1967, p. 362.

¹³ *Ibid.*, p. 119.

Et elle poursuit :

Dès lors que je n'étais plus la fille du roi Minos, tout était devenu possible. Et je sus aimer Dionysos et être aimée de lui.

Ainsi en fut-il par la grâce d'un mot de trois lettres...¹⁴

Le labyrinthe du sens

Pour écrire cette fiction, j'ai fait une relecture de la légende de la princesse crétoise et des mythes qui lui sont associés, en inscrivant le personnage d'Ariane dans une vision contemporaine de la femme dont l'identité, construite suite à un drame, lui ouvre l'accès à une nouvelle vie et à une relation amoureuse libre et pleinement épanouie, incarnée par le couple qu'elle fera avec Dionysos.

Si j'ai fidèlement respecté la chronologie des événements de la vie d'Ariane, en revanche, je m'écarte du portrait de victime, sauvée in extremis par un second mariage, que le mythe véhicule. Certes, Ariane fut " séduite et abandonnée " par Thésée, mais son " sauvetage " est le fruit d'un long parcours personnel et d'expériences vécues sur l'île de Naxos, bien avant que " l'homme de sa vie " n'apparaisse. C'est le temps de l'apprentissage du travail — garder le troupeau, tisser le lin et le chanvre —, du compagnonnage avec les villageois dont elle partage dorénavant le mode de vie, les préoccupations et les réjouissances. Elle écrit :

Ainsi, avons-nous vécu (Xanthia et elle) à Panormos grâce à nos nouveaux amis. Ce séjour qui vit se succéder plusieurs fois quatre saisons me fit découvrir le goût des choses simples et la joie qu'elles procurent.

Ce fut aussi là, qu'un certain apaisement s'enta sur ma mémoire atténuant les affres de l'humiliation, fille de la trahison.

Et plus loin, à propos d'un solstice célébré au village d'Aghia :

C'était la fête, la vraie, sans faste ni apparat inutiles, l'occasion pour chacun de se réjouir que la moisson ait été bonne, les greniers bien remplis, le bélier vigoureux et les brebis fécondes, la récolte des olives aussi abondante que l'année précédente et la réserve d'huile bien suffisante pour passer l'hiver...¹⁵

J'ai aussi fait des emprunts à certains écrivains qui ont travaillé les mythes du Labyrinthe, de Thésée ou de Dionysos, par le biais de la fiction romanesque, et j'ai intégré à mon récit de courts extraits de leurs œuvres.

Ainsi, lorsque Thésée ressort victorieux du soi-disant labyrinthe de Cnossos en arborant la dépouille du Minotaure, je lui fais dire : " Le croiras-tu, Ariane, le Minotaure s'est à peine défendu ". Cette phrase est celle par laquelle J. L. Borges clôt *La Demeure d'Astérion*¹⁶, donnant à sa nouvelle une chute qui relance à l'infini le questionnement. Ariane finira par comprendre le sens caché de cette surprenante déclaration : la veille du combat, Astérion aurait été empoisonné sur ordre du roi. En s'assurant de la victoire de Thésée, Minos pouvait conclure une alliance matrimoniale avec son remuant vassal athénien. La licence que je prends avec le récit mythique, sous l'égide de Borges, m'a permis d'évoquer les arcanes du pouvoir politique du tyran crétois. Minos est, en effet, l'archétype du despote qui ne recule devant rien pour assouvir ses ambitions politiques et renforcer sa puissance, d'autant que les premiers signes de déclin de la thalassocratie minoenne se font jour : révoltes des vassaux et troubles aux frontières du royaume. La création du monstre sanguinaire, incarné par la figure du Minotaure, indique clairement que le souverain crétois utilise la terreur pour régner et étouffer dans l'œuf toutes vellétés de contestation de la

¹⁴ *Le Dit d'Ariane*, p. 78. .

¹⁵ *Le Dit d'Ariane*, p. 54.

¹⁶ Jorge Luis, Borges, *L'Aleph*, Gallimard, Folio, 1988, p. 91.

part de ses sujets. Les drames qui endeuillent la vie princière d'Ariane découlent tous de forfaits et de crimes perpétrés au nom de la raison d'état : l'assassinat d'Astérion, le mariage avec Thésée et l'odieuse trahison qui s'en suivit. Très progressivement, Ariane parvient à décoder ces événements, leur attribuant leur réelle nature stratégique dans le contexte politique auquel les hasards de la naissance l'ont associée et à prendre ses distances par rapport à leurs auteurs.

De manière analogue, je reprends à Nietzsche cinq vers qu'il prête à Dionysos dans la *Plainte d'Ariane*. En particulier, l'énigmatique passage où, s'adressant à Ariane, il lui dit : " Tu as de petites oreilles, tu as mes oreilles, mets-y un mot avisé. / Je suis ton labyrinthe "¹⁷. Ce message qu'Ariane reçoit en rêve, bien avant de rencontrer Dionysos en chair et en os, sera pour la jeune femme un extraordinaire ferment de réflexion. Lentement mais sûrement, la métaphore de l'oreille fait son chemin dans son esprit ; sa compréhension s'ouvre, son entendement s'élargit et progressivement s'allège du fardeau des conventions, a priori, préjugés et autres conditionnements aliénants. Elle écrit :

Et parce que pour la première fois depuis le début de cette rocambolesque histoire, je ne cherchais plus à y voir clair, je compris le sens de l'allusion, par trois fois répétée, à l'oreille et au labyrinthe spiralé qui s'y cache, la cochlée ! J'en fus si excitée que je me mis à danser en chantant à tue-tête : M'entends-tu, bel Inconnu ? Dis-moi, ai-je bien ton oreille, toi qui es parcouru et trajets ?... Je ne reçus pas de réponse. Avais-je besoin de l'entendre pour la connaître ?... J'appris plus tard qu'à un jet de pierre de l'endroit où je dansais ma joyeuse sarabande, un homme, ce jour-là, but du vin à ma nouvelle santé et murmura : " Je t'entends, ma belle danseuse ! Oui, je t'entends parfaitement et je te vois devenir légère, je te vois rire, danser, jouer, chanter. Tu as dételé le fardeau et tu sais à présent pourquoi les ânes ont de longues oreilles et nous, de petites..."¹⁸

L'évocation de la danse n'est pas anodine ; durant sa jeunesse, Ariane a en effet été initiée à l'art de la chorégraphie par Perdix, une parente de l'architecte Dédale. Celui-ci fit d'ailleurs construire à son intention des aires de danse labyrinthiques dans les jardins des palais royaux crétois. Homère écrit, dans l'Iliade : " Dédale un jour imagina à Cnossos / Une scène à danser pour la blonde Ariane ".¹⁹ De son apprentissage de la danse, Ariane se souvient :

Vint le jour où mon professeur de danse me dédia une chorégraphie qu'elle avait créée pour moi. Tel fut le présent qu'elle m'offrit à l'occasion de mon entrée dans le monde des femmes. Perdix lui avait donné le nom de Cordax. Aujourd'hui, elle est aussi connue sous celui de Danse de la Perdrix, sans doute en raison des légères genuflexions des danseurs qui imitent les boitillements de l'oiseau lors de la parade amoureuse. Ce cadeau me toucha profondément. Non contente de reconnaître mes talents de danseuse, Perdix m'offrait aussi la possibilité de vivre, à travers cette danse, le passage de l'enfance à la féminité. La Cordax se danse en groupe, hommes et femmes réunis par une corde à nœuds qu'ils tiennent dans les mains. C'était la toute première fois que des danseurs et des danseuses exécutaient ensemble une chorégraphie. La Cordax décrit une rencontre amoureuse, depuis les premiers émois ressentis jusqu'à l'aveu réciproque du sentiment — le moment, si émouvant, où les pas des danseurs dessinent des lacs d'amour sur le pavé mosaïque.

Ce ballet a assis ma réputation de princesse danseuse. Pour en témoigner, les Crétois prirent l'habitude d'accrocher aux branches des arbres de petites figurines articulées, fabriquées en bois de balsa, que le vent fait danser à sa guise ; ils les appellent " des arianes ". Rares sont les villages qui ne comptent pas quelques arbres danseurs²⁰.

¹⁷ Friedrich, Nietzsche, *Dithyrambes de Dionysos*, in *Œuvres*, Robert Laffont, Bouquins, p. 1254.

¹⁸ *Le Dit d'Ariane*, p. 69.

¹⁹ Homère, *L'Iliade*, XVIII. 592.

²⁰ *Le Dit d'Ariane*, p. 18.

Revenons à Naxos : la sarabande que danse Ariane au sommet du mont Za n'a plus rien en commun avec les chorégraphies parfaitement réglées qui lui furent enseignées en Crète. Cette fois, c'est une danse de libération qu'elle exécute ; son corps et son esprit traduisent l'affranchissement de ce qui la tenait enfermée dans la culpabilité et le ressentiment, c'est la danse du passage d'une identité imposée et passivement assumée à ce que Deleuze nomme un " devenir-actif " ²¹. Ariane a pris de la hauteur, s'est allégée des règles et conventions, elle a lâché la corde à nœuds : la métamorphose, dont la danse est la métaphore, est accomplie. Ariane est devenue la créatrice de sa propre *corps et graphie*. L'heure de la rencontre avec le chanteur de dithyrambes est proche — ne connaissant pas encore son vrai nom, elle l'appelle Dithyrambos. Elle le convoque et le prie de lui dire clairement ce qu'il lui veut. Voici la réponse de Dionysos ²² :

Je te veux, toi... telle que devenue tu es, Ariane, je te veux pour vivre ensemble l'amour et les plaisirs de la vie jusqu'à l'ivresse, dans la confiance et la plus totale liberté. Tu es la femme que j'attends depuis toujours... Celle qui a dû longuement parcourir le labyrinthe de sa propre oreille pour parvenir à se départir de ses anciens atours de princesse, s'en dépouiller un à un, s'alléger de leur poids et découvrir sa vérité. Tu es celle à qui je veux révéler la mienne, ambivalente comme le soleil qui réchauffe, éclaire, concourt à la vie mais peut aussi infliger de mortelles brûlures. Ariane, me voici devant toi... je m'appelle Dionysos, je suis le deux fois né, le Léger, le Danseur, le Bruyant, l'Enchanteur et le Fausseur, le Ludique et le Tragique... Si tu le veux, nous serons compagnons, nous partagerons le pain, le sel et... le vin, sans une once de modération... nous partagerons notre commune passion pour la danse et notre manière d'être au monde et de dire, oui, à la vie... Ariane, mon amour, mon espoir, le veux-tu ?

En réponse, Ariane prononce le OUI qui ouvre et referme le monologue de Molly Bloom dans *Ulysse* de Joyce.

La réécriture du mythe : contrainte et liberté

Je souhaiterais dire un mot de l'intérêt littéraire que j'ai trouvé dans cette expérience de réécriture. Ce qui m'a paru particulièrement séduisant est le jeu de la contrainte et de la liberté que le mythe offre à l'écrivain.

Le texte mythique a ceci de particulier, qu'il fonctionne, à la fois, comme un donné et comme une proposition, voire une invitation, à interpréter le récit qu'il véhicule. La structure littéraire du mythe permet — j'ai presque envie de dire, appelle à — une transgression contrôlée de laquelle une certaine fidélité au donné ne peut s'absenter. La créativité de l'écrivain est certes convoquée, mais elle ne s'exercera et ne prendra éventuellement la forme d'une réécriture, qu'à la condition expresse de respecter un rapport de proximité suffisante avec le paradigme qui la suscite.

Y a-t-il liberté plus séduisante que celle conquise sur la contrainte inhérente au modèle ?

Si la structure du récit mythique peut se comparer à *un plissé permanent*, c'est le dépliement du texte qui ouvre les champs blancs, muets ou oubliés de sa composition. " Ce que le monde fournit au mythe, écrit Roland Barthes, c'est un réel historique, (...) et ce que le mythe restitue, c'est une image *naturelle* de ce réel. Le mythe est constitué par la déperdition de la qualité historique des choses : les choses perdent en lui le souvenir de leur fabrication. " ²³ Ce sont ces espaces d'amnésie du mythe que l'auteur d'une réécriture peut exploiter.

²¹ Gilles, Deleuze, *Mystères d'Ariane selon Nietzsche*, in " Critique et clinique ", Minuit, 1993, p. 131.

²² *Le Dit d'Ariane*, p.p. 76-77.

²³ Roland, Barthes, *Mythologies*, Seuil, 1957, p. 251.

Cette occupation des espaces laissés vacants génère parfois une recombinaison de l'image du héros mythique, voire un renversement complet de celle-ci. C'est le cas du Thésée de *mon Ariane*, qui n'a plus aucun des traits de l'héroïque vainqueur de la Bête monstrueuse ou encore de Minos, dont le portrait n'est pas sans rappeler celui de l'actuel président d'une grande puissance mondiale embourbée dans la guerre et le mensonge...

Ce faisant l'auteur de la réécriture procède bien sûr à une démythification. En introduisant des éléments historiques ou culturels propres à une civilisation, en décrivant un personnage comme un être en devenir, il rompt avec la rhétorique mythique qui est fondée sur le constat et non, sur l'analyse et son explicitation. Quel que soit le choix fictionnel de l'auteur de la réécriture, son récit a, pour départ, une lecture interprétative du mythe et pour arrivée, la traduction romanesque de celle-ci. On est loin de la forme du constat qui assure au mythe son universalité et sa pérennité et fait de lui une fabrique d'archétypes.

Lorsque le mythe affirme que *Minos est le maître du monde, ainsi en sera-t-il à jamais*, le caractère quasi-tautologique du message concourt évidemment à identifier, pour toujours, le souverain crétois à la domination mondiale. C'est donc d'un monde immobile, figé dans une posture anhistorique, dont le mythe parle. Pour autant — et c'est paradoxal, ou mieux, le signe de son ambivalence —, le récit mythique n'occulte pas les symptômes de changement ; il les relate, mais rarement comme tels, dans la mesure où il s'abstient d'éclairer les relations de causalité qui les relient à ce qui précède et à ce qui suit.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'économie du texte mythique, en particulier, sur l'usage que son écriture fait des tropes et autres procédés de figuration. Un usage qui découle sans doute de ses origines orales — le mythe est d'abord une parole —, dont le conte populaire sera partiellement l'héritier. Je pense à la condensation et au resserrement du récit qui en fondent l'efficace, mais surtout à leur commune faculté à transformer l'histoire en nature, à l'innocenter.

C'est en s'insérant entre les plis du récit mythique, en explorant, et en exploitant, ses zones de pénombre, que l'auteur d'une réécriture peut proposer *du même* un éclairage différent, un autrement dit.

IV. Histoires de lettres, Fictions brèves

Les lettres de Jacqueline De Clercq méritent bien une histoire²⁴

Bruxelloise, Jacqueline De Clercq « raconte » la langue et la développe dans une passionnante intrigue édifiée aux sources mêmes de la légende et du vécu. Quinze Histoires de lettres qui associent la fiction littéraire et la réalité dans un même projet de vie.

Dans un recueil de fictions brèves, l'auteur de *Madame B.* et du *Dit d'Ariane* nous apprend, non sans humour et avec quel esprit !, que le choix des signes n'est jamais innocent et que le bonheur d'être s'inscrit naturellement dans les rayons d'une bibliothèque ! Certains ont peut-être oublié que l'écrit procède d'une disposition « naturelle » qui est bien davantage qu'une représentation du monde... Nourrie d'une vaste culture, Jacqueline De Clercq possède aussi les clés de sa diffusion. Aucune lourdeur dans tout ceci, rien que le récit du monde, la fiction du naturel humain, instruit par les chicanes de l'existence. L'auteur prête sa voix aux personnages d'un autre temps, avec le

²⁴ Source :

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=28434>

naturel d'une femme érudite que rien ne viendra distraire, surtout pas le passage du temps.

Le scribe de la tombe est une petite merveille de délicatesse et de profondeur : « J'aime ces heures où nous étions réunis dans la salle de séjour, assis sur les nattes qui couvrent le sol, voyageant sur la barque que nous offrait Neferhotep. » Ce que nous savions déjà (ou ce que nous devinions), Jacqueline De Clercq nous l'apprend, avec une telle sûreté de ton que notre ingénuité intellectuelle s'accorde à sa voix ! De fait, nous écoutons « la voix » autant que « le récit », sans doute parce que ses modulations sont pour nous des chemins de traverse. Rien n'a dépassé le charme du « conteur » et, à dire vrai, la personnalité même des interprètes ravaude des pans entiers de notre sensibilité : Parce qu'il fut modelé dans l'argile, Adam est appelé l'homme de la terre ou le glébeux. Issu de la poussière du sol, il y retournera lorsque chassé du paradis pour faute grave, il deviendra mortel ainsi que sa descendance. » Cet extrait issu de *Dans l'écart* d'une lettre, nous confronte à notre précarité, certes, mais il nous ramène à un « soulignement » en bas de page, sorte de didascalie qui conforte l'intensité de notre vie intérieure : en hébreu, *âdamâ* désigne l'argile, la terre, la poussière. La curiosité du lecteur est aussi attisée par des observations sémantiques pointues et accrocheuses : Selon qu'il est utilisé au singulier ou au pluriel, le mot « aménité » ne signifie pas du tout la même chose, mieux, son sens se retourne comme un gant, l'envers n'ayant plus rien en commun avec l'endroit. » Dans *Les arbres des Livres*, l'auteur nous passionne quand il évoque la relation entre l'arbre et les dieux : « En se référant de la sorte à l'arbre, les Ecritures prolongent un usage en vigueur chez les Anciens. En Grèce, puis à Rome, chaque dieu était déjà associé à un arbre sacré : à Jupiter, le chêne, à Apollon, le laurier, à Minerve l'olivier, à Hercule, le peuplier... si bien que les panthéons antiques étaient à l'image d'un jardin ou d'une forêt. » Avec *Les cailloux du Petit Poucet*, c'est une lecture très contemporaine du conte qui nous est ici proposée comme origine de la langue des rap, slam, texto, graf et autre tag de la culture urbaine. Dans *Le corps écrit*, De Clercq fait un inventaire brillant et amusé des outils stylistiques du *less is more* qu'elle affectionne : « ...je me mis à naviguer sur l'océan des tropes dont les noms tarabiscotés, « apocope », « tmèse », « ellipse », « litote », « oxymore » ou « hypozeux » m'ont toujours paru aussi magiques, et difficiles à retenir, que les personnages de Tolkien, peut-être en raison de leur ressemblance... »

Entre Umberto Eco pour qui une œuvre qui « suggère » se réalise en se chargeant chaque fois de l'apport émotif de l'interprète (le lecteur) et Roland Barthes qui précise le sens tremblé et le sens fermé, Jacqueline De Clercq attise la réflexion, l'exhibe avec finesse et l'introduit dans un cadre fictionnel évocateur...

Un véritable joyau !

De la revue « Reflets »²⁵

Un recueil de récits un peu hors normes - certains sont presque de courts essais - plein d'inventions originales et aussi - c'est important - d'engagement personnel et enthousiaste. Tous ont un trait commun : ils touchent, de près ou de loin, à l'histoire du livre, de l'écriture. Des intrigues bien construites, des prises de position très modernes et très raisonnées.

Il y a chez Jacqueline De Clercq une très grande érudition, mais qui s'intègre de façon très naturelle à l'histoire, avec beaucoup d'humour le plus souvent. Ainsi *Le scribe de la tombe* : une histoire d'amour défendu. Recueil de récits, plutôt que recueil de nouvelles. Certains en effet sont plus proches du conte, ou du mythe même, que de la nouvelle. Le conte ou le mythe véhicule

²⁵ REFLETS, Bruxelles, n° 22, novembre-décembre 2009., novembre 2009

d'ailleurs un enseignement assez poussé concernant toujours le même sujet : la ou les lettres. Et cela va de Sumer, de l'Égypte, aux Celtes, pour aboutir à Barthes et à Borges.

Un enseignement romancé si l'on veut, mais qui n'a rien de lourd ni de didactique : un mariage heureux de culture et de plaisir du texte. Dans d'autres, ce sera l'humour qui l'emportera, ainsi quand elle décrit ses démêlées avec son correcteur de texte. Une pointe d'érotisme parfois : *Vous saurez quel remède apporter à mes maux...* Des maux aux mots, de langages codés à baisers volés...

Mais ce qui va le plus loin, me semble-t-il, peut-être parce que cela touche à la fois aux couches les plus anciennes et les plus actuelles de la littérature et à l'avenir même du langage et de la littérature, c'est l'histoire du Petit Poucet. Nous rejoignons ici Bruno Bettelheim et la nécessité des contes de fées, nous touchons du doigt les métamorphoses que notre langue est en train de subir et que nous avons le tort sans doute de considérer comme des épiphénomènes.

Et c'est bien là le sens et la réussite intrinsèque de ce livre : unir une compréhension profonde des origines du langage, depuis Babel et Sumer, et la vie mouvementée d'une langue qui se fait tous les jours, qui ne peut rester statique. Il est dangereux de faire d'une langue un sanctuaire ou une patrie : elle est d'abord et avant tout un moyen de communication, le meilleur sans doute, mais elle a aussi en elle un côté jouissif et jubilatoire, nous l'oublions trop souvent.

Voici, pour vous mettre en goût, un extrait des *Cailloux du Petit Poucet* :

Écœuré par les mots du mensonge appris à la mamelle maternelle, Poucet en invente d'autres, plus courts, plus durs, plus rugueux et râpeux, moins polis, plus secs, que la bouche devenue fronde lance à tout va. Des mots-cailloux qui filent à la vitesse d'un tir automatique et font mouche à tous coups. Mots sans article ni fioritures qui trament le dit lapidaire de ceux qui n'ont rien à cirer du bien parlé et du bien écrit. Exit les règles grammaticales et autres prises de tête linguistiques ! Des mots-silex qui claquent d'être mis bout à bout sans artifice, font des éclats tranchants comme des lames et des étincelles qui mettent le feu aux poudres. Qui se foutent des usages et des normes détestent les jolies tournures, les transitions et autres fatras encombrants, des mots bruts de décoffrage qui font des phrases rapides et bien serrées qui disent fissa c'quya à dire et basta !

De quoi remettre en question plusieurs de nos manières de voir et d'écrire.

A conseiller, absolument.

Joseph Bodson

Interview sonore réalisé par Edmond Morrel dans Espace Livres

http://www.demandezleprogramme.be/Histoires-de-lettres#mp3_1

http://www.demandezleprogramme.be/Histoires-de-lettres#mp3_2

Annexe : le mythe d'Ariane

*Pour se faire une idée du travail de réécriture de Jacqueline De Clercq et ...
pour celles et ceux qui auraient perdu la mémoire du mythe originel*

Ariane ou, selon l'ancienne graphie, *Ariadne* (en grec ancien Ἀριάδνη / *Ariadnê*), est, dans la mythologie grecque, la fille du roi de Crète Minos (fils de Zeus et d'Europe) et de Pasiphaé. Sœur de Glaucos, Catrée, Androgée, Acacallis, Deucalion, Phèdre et Xénodicé, c'est aussi la demi-sœur du Minotaure (Poseïdon lança un sort à Pasiphaé, la rendant folle amoureuse d'un taureau).

Séduite par Thésée, elle aide celui-ci à s'échapper du Labyrinthe. Contre la promesse de l'épouser, elle lui fournit un fil qu'il dévide derrière lui afin de retrouver son chemin, seul moyen de triompher du labyrinthe qui n'a qu'une seule entrée. Mais, après avoir tué le Minotaure, le héros l'abandonne sur l'île de Naxos. Elle quitte finalement l'île pour suivre le dieu Dionysos, qui l'emmène à Lemnos. Elle eut de lui plusieurs enfants dont Céramos, Thoas, Cénopion, Eurymédon, Phlias, Préparathos et Staphylos. Selon d'autres traditions, elle mourut de chagrin ou fut mise à mort sur demande de Dionysos par Artémis, à Naxos. C'est le cas pour Homère, repris par Racine dans ses fameux vers (*Phèdre*, I, 3) :

*« Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée ! »*

Une autre version présente l'abandon d'Ariane comme l'obligation, à cause d'une tempête sur le bateau au moment où Thésée s'y trouve, de devoir partir pour ne pas perdre tout l'équipage, cet abandon forcé serait la cause de l'oubli de Thésée de changer les voiles de son navire. Celles-ci auraient dû être remplacées par des blanches si le héros avait vaincu. Un brouillard vient entourer le bateau et troubler la mémoire de Thésée, châtement envoyé par les dieux pour sa trahison. Égée, père du héros, guette le retour du navire. En apercevant les voiles noires, signe de deuil et d'échec contre le Minotaure, il se jette dans la mer qui désormais porte son nom. C'est donc en héros endeillé, malgré sa victoire contre le monstre, que Thésée revient dans son royaume.

Une autre version de mythographes plus anciens prétend encore que Thésée et Ariane auraient trouvé refuge sur l'île de Dia à la suite d'une tempête. Athéna serait apparue à Thésée pour lui apprendre qu'Ariane est promise à Dionysos et que par conséquent, il doit renoncer à elle. C'est le cœur déchiré que Thésée quitte Ariane et en oublie de changer de voile... Par ailleurs, Aphrodite, déesse de l'amour des plus entremetteuses, serait apparue à Ariane pour la reconforter en lui annonçant la nouvelle de ses noces proches et la coiffer d'une couronne d'or que par la suite les dieux changeront en constellation pour plaire à Dionysos. Hésiode (*Théogonie*) ajoute qu'Ariane fut elle-même transportée au ciel, Zeus l'ayant rendue immortelle afin de complaire à Dionysos. ("Dionysos aux cheveux d'or, de la blonde Ariadne, de la fille de Minos, fit son épouse florissante, et le fils de Cronos la rendit immortelle, soustraite à la mort et à la vieillesse.") (*Théogonie*, vers 947/950, traduction d'Annie Bonnafé).

La Crète et la mythologie

Un terrible malheur s'était abattu sur la cité d'Athènes. Androgée, fils unique de Minos, le puissant Roi de Crète, perdit la vie au cours d'une visite qu'il faisait au Roi athénien Egée. Celui-ci, au mépris de toutes traditions, avait envoyé son hôte dans une expédition pleine de périls - il s'agissait de tuer un taureau redoutable. Ce fut le taureau qui tua l'adolescent et Minos, en représailles, envahit le pays, prit Athènes et déclara qu'il raserait la ville jusqu'au sol à moins que les Athéniens ne s'engagent à lui livrer tous les neuf ans un tribut de sept jeunes gens et autant de jeunes filles. Un sort affreux attendait ces malheureux. Dès leur arrivée en Crète, ils étaient donnés en pâture au Minotaure.

C'était un monstre mi-taureau, mi-homme, rejeton de la femme de Minos, Pasiphaé, et d'un taureau d'une beauté merveilleuse. Poséidon avait un jour donné ce taureau à Minos afin que celui-ci le lui offrit en holocauste, mais Minos ne put se décider à le sacrifier et le garda pour lui. En guise de châtement, Poséidon rendit Pasiphaé amoureuse de la bête.

Quand naquit le Minotaure, Minos ne le tua pas. Il ordonna à Dédale, le grand architecte et inventeur, d'édifier un lieu de réclusion d'où il serait impossible de s'enfuir, et Dédale construisit le Labyrinthe, devenu fameux dans le monde entier. Une fois entré dans cet enchevêtrement de méandres, on n'en pouvait sortir. C'est là qu'étaient menés les jeunes Athéniens destinés à devenir les victimes du Minotaure. Ils n'avaient aucun moyen de lui échapper car s'ils couraient, ils risquaient de rencontrer le monstre à chaque détour de l'enclos comme il pouvait surgir à tout moment s'ils restaient immobiles. Tel était le destin funeste promis aux quatorze jeunes Athéniens et Athéniennes quelques jours après l'arrivée de Thésée dans la cité. L'heure avait sonné d'une nouvelle livraison du tribut.

Aussitôt Thésée, fils du Roi Egée, se présenta et offrit de se ranger parmi les victimes. Tous apprécièrent sa générosité et admirèrent sa grandeur d'âme, mais personne ne soupçonna qu'il se proposait de tuer le Minotaure. Cependant, il confia son intention à son père et lui promit, en cas de réussite, de changer en voile blanche la voile noire que l'on hissait toujours sur le bateau transportant la lamentable cargaison ; ainsi Egée apprendrait bien avant qu'il ne touche terre que son fils lui revenait sain et sauf.

Quand ils débarquèrent en Crète et avant d'être menés au Labyrinthe, les jeunes Athéniens durent défiler devant les habitants de l'île. Ariane, la fille de Minos, se trouvait parmi les spectateurs ; elle vit passer Thésée et s'en éprit à première vue.

Elle fit venir Dédale et lui demanda de lui indiquer un moyen de sortir du Labyrinthe ; puis elle envoya chercher Thésée ; elle lui dit qu'elle assurerait sa fuite à la condition qu'il lui promette de l'emmener avec lui à Athènes pour l'épouser. On se doute qu'il ne fit aucune difficulté pour y consentir ; alors elle lui donna ce qu'elle avait reçu de Dédale, un peloton de fil qu'il devait attacher par une extrémité à l'intérieur de la porte et dérouler au fur et à mesure de son avance. Ce qu'il fit, et désormais assuré de pouvoir retourner sur ses pas, il partit hardiment à la recherche du Minotaure. Le monstre dormait quand il le trouva ; Thésée s'élança l'épée levée et le cloua au sol ; alors, avec ses poings - il n'avait plus d'autre arme - il martela la bête à mort :

*Comme un chêne tombe sur la colline
Ecrasant tout sous son poids
Ainsi fit Thésée. Il exprima la vie*

*De la brute sauvage et maintenant elle est morte.
Seule la tête bouge encore mais les cornes sont inutiles.*

Quand Thésée se redressa après ce combat terrifiant, le peloton de fil était encore où il l'avait laissé tomber - il ne lui restait plus qu'à reprendre le chemin de la sortie. Les autres suivirent, et emmenant Ariane avec eux, ils coururent au bateau qui revint à Athènes après avoir traversé la mer.

En cours de route, ils relâchèrent dans l'île de Naxos et ce qu'il advint alors nous est relaté avec quelques variantes. Un récit veut que Thésée y ait abandonné Ariane. Elle dormait et il en aurait profité pour reprendre la mer, sans elle. Dionysos l'aurait alors rencontrée et consolée. L'autre version est beaucoup plus favorable à Thésée. Ariane souffrant d'un violent mal de mer, le héros la fit déposer à terre pour qu'elle y prît un court repos tandis que lui-même remontait à bord pour y vaquer à quelque tâche urgente. Un vent de tempête entraîna le navire au large, l'y retenant longtemps. A son retour, le héros apprit qu'Ariane avait succombé et il en fut grandement affligé.

Les deux versions conviennent qu'il oublia de hisser la voile blanche en approchant d'Athènes ; peut-être sa joie du succès de son voyage avait-elle chassé toute autre pensée de son esprit, ou encore son chagrin d'avoir perdu Ariane.

Quoi qu'il en soit, la voile noire resta fixée au mât et de l'Acropole où depuis des jours il s'abîmait les yeux à observer la mer, son père l'aperçut. C'était pour lui le signe de la mort de son fils ; du haut d'un rocher il se précipita dans les flots et mourut. Et depuis lors la mer dans laquelle il tomba porte son nom, Egée.